

Un quotidien laborieux en question

LIVRE • Que signifie travailler dans la grande distribution aujourd'hui? En Suisse, deux géants se partagent la quasi-totalité du marché. Spécialisé dans la sociologie du travail, Nicola Cianferoni a mené l'enquête, sous-titrant son ouvrage, «La journée de travail va-t-elle devenir une question sociale?».

L'auteur ne pouvait pas imaginer qu'en raison de l'importante crise économique actuelle, la réponse à son interrogation deviendrait claire: oui, la journée de travail est devenue une question sociale. La réponse à la crise a réveillé les vieux démons du néo-libéralisme, à savoir notamment la célèbre flexibilisation¹ des horaires de travail. L'auteur examine ses conséquences bien connues: déqualification, précarisation, travail en flux tendu, etc. Sans parler des atteintes à la santé et au niveau de la culture. L'auteur a réussi un pari: ne pas nous encombrer de références; ses citations sont succinctes et utiles. Ainsi, à l'agrément de sa lecture s'ajoute un enseignement scientifique de grande valeur.

Ouvrage enquêté

L'ouvrage est une enquête sur les conditions de travail dans les «grandes surfaces» suisses, qui offrent au client une palette universelle de tous produits, de l'alimentaire jusqu'aux accessoires de bricolage. Au centre, évidemment, Migros et COOP, soit les deux groupes dominants dans cet espace économique. L'auteur a opéré une série d'interviews inédits à tous les échelons de travail.

Plusieurs aspects sont frappants: le problème des sous-effectifs, les étudiants comme réservoir de la force de travail, la double-journée de la femme, l'attaque contre la loi fédérale du travail. C'est dans ces échelons du processus du travail que l'on retrouve les principales répercussions des mutations structurelles de la grande distribution. Elles sont dues notam-



Nicola Cianferoni analyse avec sagacité les ressorts déléteurs de la grande distribution.

ment au développement du commerce par internet et aux habitudes des consommateurs de plus en plus exigeants au point que, selon un responsable des ressources humaines, «la diminution de la masse salariale constitue désormais un enjeu central rendant inévitable une redéfinition de l'organisation du travail».

Sous-effectif permanent

Le travail en sous-effectif est devenu une constante dans le monde du travail et cela à tous les niveaux de l'acti-

tivité. Les personnes interrogées sont unanimes: pour abattre la tâche qui leur est assignée par leur contrat de travail, le nombre de travailleurs ou travailleuses est insuffisant. D'où un enchaînement logistique en permanence sous tension et en flux tendu. Ceci avec des heures supplémentaires non facturées et des problèmes de mauvaise organisation. Ainsi le fait des appels téléphoniques de clients. Ceux-ci sont réacheminés à des employés en discussion avec un client sur place, qui s'énervait de cette intrusion.

Cela amène au deuxième aspect de la mutation organisationnelle de la grande distribution: le réservoir inépuisable de la force de travail constituée par l'ensemble des étudiants et étudiantes prêts au travail sur appel. Certes, le patronat pouvait toujours recourir à l'aide ponctuelle d'universitaires en formation, mais en raison de la déqualification du travail dû à l'automatisation, une quantité croissante de tâches diverses peut être confiée momentanément à des jeunes sans formation professionnelle, de plus sans contraintes légales.

Surcharge de travail

Troisième aspect de la mutation dans la logistique de la grande distribution: la perdurance de la double journée de travail. L'auteur a consacré des passages à la spécificité de la problématique féminine. Le constat est attristant: depuis les années ayant suivi immédiatement la fin de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire dès l'abrogation progressive des mesures étatiques, rien n'a changé.

Les inégalités dans la promotion professionnelle, au lieu de travail, etc. sont restées les mêmes, et la malencontreuse double journée est toujours la règle. Il est frappant de voir que les femmes confrontées à ce problème n'invoquent pas les méfaits d'une culture machiste ou patriarcale, mais tout simplement les contraintes financières résultant de l'organisation capitaliste du travail.

Mauvais cadrage légal du travail

Enfin, dernier point, l'encadrement légal et conventionnel du travail. Le rêve capitaliste serait de pouvoir utiliser

la force de travail sur le modèle du travail étudiant: venez quand j'ai besoin de vous, le temps dont j'ai besoin et restez à ma disposition ensuite. En d'autres termes, il faut «désenchaîner» le travail. Après avoir libéré le travail des contraintes de la féodalité, voici le moment de l'émanciper des contraintes du droit². L'auteur détaille le piège: la loi fédérale sur le travail (RS 822.11, du 13 mars 1964) est le pire ennemi du capital, ce qui explique que la bourgeoisie la vilipende sous prétexte qu'elle constituerait un tissu de réglementations inutiles, obsolètes et qu'elle tente, souvent avec succès, d'en grignoter des parties.

C'est précisément dans le cadre de l'actuelle crise et de la pensée sur la «vie d'après», que la loi fédérale sur le travail cristalliserait l'antagonisme entre les chantres du retour à l'état antérieur et les tenants d'un changement de société, entre la raison de vouloir améliorer le cadre de la vie humaine et la déraison de ne pas s'en préoccuper. ■

Martin Schwartz

Nicola Cianferoni, *Travailler dans la grande distribution. La journée de travail va-t-elle devenir une question sociale?* Editions Scismo, Sciences sociales et questions de société SA, 2019

1 Cf. inter alios l'ouvrage scandaleux publié sous la direction de Manfred Bornewasser, *Arbeitszeit-Verarbeit, Flexibilisierung der Arbeit als Antwort auf die Globalisierung*, Springer/ Gabler 2013.

2 Cf. l'excellente recherche de P. Beaud, M.-C. Bruillard, P. Grotteux, R. Lévy et F. Mes-sant-Laurent, *Travail de nuit et autres formes d'horaires atypiques*, Lausanne, 1990, épuisé.

3 Voir Harald Seidl, *Entfesselung der Arbeitskraft, dans Wege zur Arbeitsrechtsgeschichte*, Jus Commune tiré à part no 20, éditions Vittorio Klostermann, Francfort-sur-le-Main, 1984.

Le socialisme en URSS, tel qu'il fut

LIVRE • Fin connaisseur de l'espace soviétique, Jean-Paul Batisse met en lumière les raisons d'une nostalgie et d'un attachement pour l'ex-patrie du socialisme.

L'épine aurait eu 150 ans le 22 avril de cette année. Cela fait presque trente ans que l'État à jamais rattaché à son œuvre de révolutionnaire et dont il fut le premier dirigeant, le premier État socialiste de l'histoire, l'URSS, n'est plus. Pourtant, la propagande anti-communiste n'en continue pas moins d'en calomnier la mémoire. Preuve éloquent que la bourgeoisie continue de craindre ce que l'URSS a représenté. Mais cette propagande n'empêche pas que les peuples qui ont connu le socialisme continuent majoritairement d'en être nostalgiques, de penser que «c'était mieux avant». Peut-être n'ont-ils pas tort? Comment quelqu'un n'ayant jamais vécu dans un système autre que le capitalisme pourrait-il se faire une opinion éclairée, et si possible impartiale, sur cette question? La lecture de *Il était une fois en U.R.S.S.* de Jean-Paul Batisse ne peut qu'être recommandée en ce cas.

Jean-Paul Batisse, ancien professeur à l'Université de Reims, séjourna plusieurs fois en URSS, entre 1972 et 1989. La période brejnévienne donc – péjorativement qualifiée de «stagnation» par la propagande anti-communiste, mais dont nombre d'ex-soviétiques se souviennent comme de la plus heureuse que connut leur pays – et la perestroïka. Ayant travaillé pour l'ambassade de France, à des postes différents, dans trois pays socialistes – l'URSS, la Bulgarie et

la Macédoine – ainsi que comme professeur de français (un travailleur comme un autre donc) de 1985 à 1988 à Alma-Ata (République socialiste soviétique du Kazakhstan) – c'est en connaissance de cause qu'il écrit sur ce que fut le socialisme dans le premier pays où il fut édifié et de sa fin tragique.

Pas d'impasse sur les problèmes

Pour démentir la propagande anti-communiste, qui falsifie la réalité de façon éhontée, mais sans reproduire non plus la vision idéalisée que l'URSS avait parfois cherché à donner d'elle-même, l'auteur raconte la réalité quotidienne du socialisme telle qu'il a pu la connaître, avec une certaine exhaustivité. Il aborde des aspects comme la vie de tous les jours, le travail, la culture, les loisirs, le Parti et la vie politique... pour finir par la fin, la perestroïka. Sans faire l'impasse sur les difficultés et les contradictions de la réalité soviétique – un approvisionnement défaillant pour les produits de consommation, une société imparfaitement égalitaire, une censure pas toujours judicieuse, une idéologie devenue parfois conformiste et formelle; problème que l'auteur explique comment ils auraient pu être résolus, et surtout qu'on retrouve, souvent en pire, en Occident.

Jean-Paul Batisse décrit une société socialement plus avancée, plus égalitaire,

plus unie, plus écologique aussi globalement (il faut le dire) et à la qualité de vie supérieure au capitalisme. Une société mue par des valeurs supérieures à celles du libre marché, qui rencontrait une adhésion réelle de sa population, et qui était en progression... avant qu'une direction indigne de son rôle choisisse de tout liquider.

Société plus humaine

Au final, le socialisme soviétique que décrit Jean-Paul Batisse n'était pas parasitaire, ni exempt de défauts et de contradictions, mais représentait néanmoins une forme de société plus civilisée et plus humaine que le capitalisme, et surtout un début, une promesse de ce que l'avenir pourrait être. Une avancée historique brutalement arrêtée par la perestroïka, et qui laissa la place à la restauration d'un capitalisme sauvage, sous la coupe de régimes mafieux. Aujourd'hui que sortir du capitalisme devient une question de survie pour l'humanité, la première tentative d'édifier une société nouvelle, socialiste, ne peut certes pas servir de modèle indiscutable, mais constitue en tout cas une référence incontournable dont il y a beaucoup à apprendre. ■

Alexander Enilne

Jean-Paul Batisse, *Il était une fois en U.R.S.S.*, Paris, Editions Delga, 2019, 241 p.

Marx et la naissance de la société moderne

LIVRE • L'automne dernier paraissait une nouvelle biographie de Karl Marx.

Quel est le nombre d'œuvres sur la vie du personnage, quelle était la nécessité d'un nouveau travail? C'est précisément de ce questionnement qu'est parti l'historien et politologue Michael Heinrich avec la volonté d'inscrire le personnage le plus possible dans son époque. Tout au long de la lecture, la qualité du travail effectué ne manquera pas de convaincre le lecteur – peu importe sa connaissance du marxisme – de la pertinence de cette nouvelle biographie.

L'œuvre est particulièrement riche car elle plonge la trajectoire de Karl Marx dans le contexte d'un début du 19^e siècle bouillonnant. Afin de donner une image complète de ce dernier, l'auteur, aidé d'une équipe d'historiens, a suivi patiemment les pistes des nombreux débats autour de l'hégélianisme qui se tramaient dans les cercles érudits et les revues, souvent éphémères, de l'époque. Le récit navigue toujours sereinement avec Karl Marx au centre, mais en évitant toujours l'hagiographie, la critique pure, et l'analyse psychologique. Ce premier tome s'arrête en 1841, date où Marx termine sa thèse sur deux philosophes antiques. Il est alors aux prises avec certains grands questionnements liés aux troubles de l'époque et les limites qu'ils posent à la compréhension du monde que le philosophe avait développé jusqu'alors. Le fil du récit nous fait comprendre que c'est du dépassement de ces limites, par l'analyse de la réalité et la poursuite des débats de l'époque quant à la révolution bourgeoise en Allemagne, que naissent les principaux thèmes du marxisme en tant que tel.

L'auteur sait bien montrer en quoi le marxisme n'est donc pas né dans le cerveau d'un seul homme mais du contexte d'une époque tumultueuse, et que cette époque avait besoin du développement du marxisme pour fournir aux désirs d'émancipation d'alors une issue plus rationnelle, plus tangible, que ne pouvaient le faire les théories utopistes des premiers socialistes. ■

Paris Kyritsis

Michael Heinrich, *Karl Marx et la naissance de la société moderne*, tome 1, 1818-1841, «Les Éclairées», Les Éditions sociales.